



ÎLES ÉPARSES, PARADIS ORIGINEL

LES GLORIEUSES Un banc de sable et une plate-forme de corail constituent cet archipel de 7 km². La cocoteraie plantée en 1885 sur Grande Glorieuse a été exploitée par intermittence jusqu'en 1958.

LA FRANCE Y EST PRÉSENTE DEPUIS PLUS DE DEUX SIÈCLES, MAIS NUL N'Y A HABITÉ LONGTEMPS. AUJOURD'HUI, CES ÎLES FONT FIGURE DE RÉSERVOIR D'UNE BIODIVERSITÉ PARTOUT MENACÉE.

**De Céline Lison
Photographies de Benoît Gysembergh**

« Ne pas subir » : la devise du 2^e régiment de parachutistes d'infanterie de marine (RPIMa) me fait sourire. Elle est inscrite sur une stèle plantée dans le sable fraîchement balayé, au centre du petit camp militaire où je viens de débarquer. Subir ? Ici, sur Europa ? Sur l'archétype de l'île paradisiaque perdue au cœur de l'océan Indien ? Subir le sable blanc, les eaux chaudes et translucides du lagon, les cocotiers, les tortues marines et les populations d'oiseaux ?

Et les quatre cousines d'Europa – Juan de Nova, l'atoll Bassas da India, immergé à chaque marée haute, les Glorieuses et Tromelin – n'ont rien à lui envier. Ces îles Éparses, possessions françaises disséminées de part et d'autre de Madagascar, n'évoquent *a priori* que vacances et évasion. Trompeuse illusion.

Personne ne vient ici sans autorisation du préfet des Taaf (Terres antarctiques et australes françaises). Ce paradis reste quasiment interdit d'accès. C'est ce qui l'a préservé – jusqu'ici.

Jusqu'alors placées sous la responsabilité de La Réunion, les « Éparses » constituent depuis 2007 le cinquième district des Taaf, avec l'archipel de Crozet, celui des Kerguelen, les îles Saint-Paul et Amsterdam, et la terre Adélie. Leur histoire française est cependant bien plus ancienne.

EN 1776, LA FRANCE PLANTE SON drapeau sur la plus petite et la plus isolée des Éparses, Tromelin (voir p. 50). Mais les autres îles, situées en plein canal du Mozambique, sur la route des Indes,

étaient sans doute déjà connues des marins et des explorateurs depuis le XVI^e siècle. Voire, déjà, des Arabes de l'époque abbasside (du VIII^e au XIII^e siècle). Ces « confettis » étaient-ils trop insignifiants aux yeux des puissances coloniales ?

La France ne prend possession des Glorieuses qu'en 1892, puis de Juan de Nova, Bassas da India et Europa en 1897. Plus d'un demi-siècle plus tard, en 1960, à l'heure de l'indépendance de Madagascar, le statut des Éparses est de nouveau évoqué. Mais de Gaulle refuse catégoriquement « d'abandonner » ces terres quasi inhabitées. Des militaires français les occupent depuis 1966.

Or, ces îles sont revendiquées par les pays voisins : Tromelin par Maurice, les Glorieuses par les Comores et les Seychelles, Juan de Nova et Europa par Madagascar. Pour autant, la France refuse toujours de quitter les lieux.

« Quatorze militaires et un gendarme se relaient tous les quarante-cinq jours sur les principales îles (sauf à Tromelin, occupée par des météorologues), précise Rollon Mouchel-Blaisot,



TORTUE MARINE Deux scientifiques réalisent un prélèvement génétique sur une tortue verte immature. Elle sera également pesée, mesurée, identifiée par photo et marquée. L'analyse et le suivi des données aideront à mieux connaître la phase de développement de cet animal.

préfet des Taaf. Désertes, ces terres seraient soumises au pillage, à la contrebande et, à terme, à la destruction. La France, elle, a les moyens d'assurer la préservation écologique des lieux. »

Un arrêté préfectoral de 1975 protège Europa, les Glorieuses et Tromelin comme une réserve naturelle, interdisant chasse, pêche, plongée et tout prélèvement sur les îles et autour (Juan de Nova fait exception, car un projet de club de vacances y fut envisagé à l'époque).

Mais l'enjeu dépasse la protection de la nature. Les eaux entourant ces cinq « cailloux » français – le plus grand, Europa, a une superficie de 30 km² – offrent surtout à la France une zone exclusive économique (ZEE) immense : 640 400 km². Cet espace maritime contribue à donner à la France la deuxième place mondiale,

derrière les États-Unis, en ce qui concerne la taille de cette zone où un pays exerce seul des droits, notamment sur le plan économique.

Ainsi, l'État français, *via* les Taaf, y délivre-t-il des droits de pêche (au thon, surtout) très prisés. Une manne pour la France. Mais les Éparses possèdent d'autres atouts potentiels : du pétrole peut-être, à proximité de Juan de Nova (deux permis de prospection ont été accordés), et quelques projets écotouristiques en chantier.

Les scientifiques restent, pour l'heure, les plus réguliers visiteurs des Éparses. L'isolement des îles explique leur biodiversité assez faible, mais aussi le grand nombre d'animaux et de végétaux qu'on y trouve. Elles font partie des rares exemples dans l'océan Indien – et dans le monde – de sanctuaires presque inviolés par l'homme.



Les Îles Éparses (en rouge) regroupent les Glorieuses, Juan de Nova, Europa, Bassas da India et Tromelin. Avec l'archipel de Crozet, l'archipel des Kerguelen, les Îles Saint-Paul et Amsterdam, la terre Adélie, elles forment les Terres australes et antarctiques françaises (Taaf).

J'EMBARQUE À BORD DU *MARION-DUFRESNE*, un navire océanographique de recherche, pour une rotation inédite sur l'ensemble des îles. À bord : une trentaine de chercheurs (biologistes, géomorphologues et archéologues sous-marins surtout). L'occasion est exceptionnelle. D'habitude interdites, les Éparses restent aussi très difficiles d'accès. Rares sont ceux qui ont déjà pu les étudier.

L'un de ces privilégiés, depuis une quinzaine d'années, est Matthieu Le Corre, spécialiste des oiseaux marins et chercheur à l'université de La Réunion. Pénétrant les broussailles à grands pas, sans se soucier des égratignures, il se dirige droit vers une forêt d'euphorbes endémiques de Madagascar et des Éparses, qui surplombe le reste de la végétation de 4 à 5 m. Ces plantes sans feuilles constituent l'habitat de « ses » oiseaux : des frégates ariel au plumage noir.

Matthieu Le Corre tend le bras vers deux euphorbes. Une quinzaine de frégates sont perchées là, immobiles, gonflant une grosse poche rouge écarlate située sous leur bec : « Ce sont des mâles en pleine parade. Les femelles qui volent au-dessus les choisissent en fonction de leur



plumage et de cette poche qu'ils remplissent d'air pour les attirer. » Le scientifique en profite pour compter les individus de la colonie, afin de mesurer l'évolution de la population.

Il étudie aussi l'impact sur les oiseaux marins des mammifères introduits jadis par l'homme. Car, outre les frégates, Europa abrite des phaétons (ou pailles-en-queue), une autre espèce indopacifique qui, elle, niche au sol. Ailleurs, cet oiseau, normalement dépourvu de prédateurs, est menacé par la destruction de son habitat,

le braconnage et les invasions biologiques. Sur Europa, seuls les rats constituent un danger. À Juan de Nova et aux Glorieuses, les colons introduisirent des chats pour lutter contre les rongeurs. Mais les félins s'attaquent aux poussins et aux frégates adultes plutôt qu'aux rats.

Quittant la forêt sèche, je reviens vers le rivage. À marée basse, le platier rocheux remplace vite le sable. Les mares d'eau y regorgent d'ophiures et de chitons – petits mollusques primitifs. Des bernard-l'hermite louvoient entre les rochers,

EUROPA Avec sa mangrove (ci-dessus), l'île la plus préservée des Éparses constitue un écosystème unique. Son récif corallien, considéré comme vierge, pourrait être utilisé comme référence pour le suivi des coraux à l'échelle mondiale. Les autorités espèrent obtenir le classement d'Europa en aire marine protégée d'ici la fin de 2010.

se recroquevillant dans leur coquille à la moindre alerte. Dans les pleines eaux, c'est surtout la taille des poissons qui étonne les experts.

« À Europa, on trouve des mérus et des loches énormes, comme il n'en existe plus à La Réunion, témoigne Mireille Guillaume, biologiste au Muséum national d'histoire naturelle. Or, les vieux poissons sont plus féconds que les jeunes. Une aire marine protégée (AMP) telle que celle-ci joue un rôle crucial, notamment dans la conservation de la biodiversité. »

LES TORTUES VERTES et, surtout, les tortues imbriquées, considérées comme en danger critique d'extinction par l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature), trouvent un refuge dans les mangroves, dans l'est de l'île. Le lieu est tellement exceptionnel que l'Ifremer et Kélonia, l'observatoire des tortues marines basé à La Réunion, y travaillent depuis vingt-cinq ans.

À bord d'une embarcation, nous scrutons les fonds. Objectif : repérer et capturer des tortues pour les baguer, les mesurer, les peser, les photographier et effectuer un prélèvement génétique. Tour à tour, deux hommes sautent à l'eau afin de surprendre l'un de ces reptiles d'une quarantaine de kilos. Si la tortue s'échappe, impossible de la battre à la nage : il faut reprendre la poursuite en bateau.

« La mangrove abrite notamment des jeunes immatures, qui trouvent là un espace relativement protégé des prédateurs et une zone riche en nourriture, explique Stéphane Ciccione, le directeur de Kélonia. Nous suivons leur croissance et essayons de déterminer quand elles quittent cet endroit. Par ailleurs, les plages d'Europa sont des sites de ponte très importants. 8 000 à 11 000 tortues vertes viennent y pondre trois à quatre fois par an : un chiffre énorme. »

Paradoxe : paradis pour les animaux, les îles Éparses n'en représentent pas forcément un pour l'homme. Jusqu'à présent, toutes les tenta-

tives d'installation ont avorté. Ainsi, au début du xx^e siècle, deux familles de colons et leurs ouvriers s'installent à Europa pour y cultiver le sisal, une plante proche du chanvre, importée du Brésil. Mais il faut de l'eau douce, beaucoup d'eau pour l'arrosage, et l'île en est totalement dépourvue. Les maîtres décident d'embarquer pour Madagascar, afin d'en rapporter le précieux liquide. En leur absence, les ouvriers violentent leurs femmes et les laissent pour mortes. Comme en témoignent les sépultures du petit cimetière, l'aventure s'achève dans un bain de sang. Ornées d'une épitaphe portant leur nom, les tombes des deux femmes ne sont qu'à quelques pas de celles, muettes, de leurs agresseurs.

LA NATURE RESTE HOSTILE, aujourd'hui encore. Avec des pointes à 50 °C, la chaleur peut vite devenir accablante. Les moustiques d'Europa sont si nombreux, décrivent les militaires, qu'ils peuvent totalement occulter la lumière d'une ampoule en pleine nuit. Il faut désaliniser l'eau. Impossible, donc, de cultiver à grande échelle. La nourriture se réduit à d'énormes boîtes de conserve sans saveur. Mais, pour les hommes, l'ennui est peut-être le pire ennemi. Leur présence ici semblerait même incongrue.

L'un des militaires du détachement sourit à ma remarque. Il a atterri sur l'île cinquante et un jours plus tôt. La relève a déjà six jours de retard. Le Transall qui assure les liaisons avec La Réunion est cloué au sol. Comme ses treize camarades, le soldat est fatigué de tourner en rond, d'entretenir à la main cette piste d'atterrissage où aucun avion n'est en vue, de ramasser les déchets apportés par la mer. Sans l'arrivée du *Marion-Dufresne*, même les vivres auraient commencé à manquer. L'essence, et donc l'électricité, aussi. « Officiellement, nous sommes là pour assurer la souveraineté de l'île. Nous faisons des patrouilles, nous vérifions que les bateaux de pêche que nous repérons ont le droit d'être là. Et nous en référons à notre hiérarchie. C'est tout. »



BIODIVERSITÉ Les fous à pieds rouges (ci-dessus, à Tromelin) vivent et se reproduisent sur de petits arbustes. L'œuf pondu est couvé par les deux parents. Sur Europa (ci-dessous), les euphorbes (à l'arrière-plan) côtoient les blocs de corail fossilisé.





À QUELQUE 600 KM DE LÀ, sur Juan de Nova, la maison Patureau, l'unique habitation des Éparses, tombe en ruine. Elle aussi témoigne d'une tentative d'installation sur l'île, dans les années 1950. Ici, on récoltait le phosphate. L'expérience s'acheva avec la chute des cours et le soulèvement des ouvriers, traités en esclaves.

Depuis, seuls des météorologues, des militaires et des gendarmes se sont relayés entre la forêt de filaos et les plages de sable blanc. Face à la mer, la gendarmerie, occupée par l'adjudant-chef Patrick de La Fuente Rodilana, a tout du havre de paix. Arrivé depuis peu, l'homme est ravi de son début de mission. « C'est une expérience rare, qui nous change de notre quotidien de gendarme, explique-t-il dans son bureau, sous une carte jaunie de l'océan Indien. Ici, je représente le délégué du gouvernement et la

police militaire. Je n'ai aucune hiérarchie, je m'organise comme je veux. Je patrouille quotidiennement sur les plages en comptant les traces de tortues pour l'Ifremer. » Seule inconnue là encore : la date du retour du Transall, qui assure le ravitaillement et, surtout, la relève.

« Honnêtement, je suis surpris qu'on mette encore un détachement ici, avec toutes les restructurations en cours dans l'armée, avoue l'adjudant Eche, du 2^e RPIMa. Mais il y a beaucoup de revendications territoriales dans la zone. Elle doit avoir un intérêt politique et stratégique. Et puis, ce serait dommage de laisser ces îles. »

LES AUTORITÉS DES TAAF S'INQUIÈTENT aussi d'un éventuel départ de l'armée. Pour l'heure, les détachements militaires assurent la protection des îles. Certains parlent même d'eux

comme « les écogardes les mieux armés de France ». Mais les Transall sont en fin de vie. Ils cesseront de fonctionner en 2014, et leurs remplaçants ne seront pas encore au point.

« La politique des TAAF est de maintenir la présence de la Défense au maximum. Mais, que les militaires restent ou pas, nous devons développer les programmes scientifiques, qui pérenniseront dès 2010 la présence sur les îles, explique Cédric Marteau, chargé de mission environnement aux TAAF. Reste à obtenir les crédits. » Un programme a déjà débuté pour étudier les variations du niveau de la mer et prévenir les tsunamis.

Après un mois à sillonner les Éparses, le *Marion-Dufresne* reprend la route de La Réunion, où il est basé. Ses cales sont pleines de plus de 600 t de déchets, qui s'étaient amassés sur les îles depuis un demi-siècle. Ce grand nettoyage

PRÉSENCE HUMAINE Indispensable pour protéger les îles Éparses, elle doit aussi se réduire au strict minimum. Sur Grande Glorieuse (ci-dessus), elle se limite à un gendarme et quatorze militaires venus de la Légion étrangère de Mayotte.

constitue une première. Fûts de kérosène et d'huile, batteries, ferraille, goudron : 1 300 m³ de « souvenirs » de l'occupation humaine des îles Éparses ont été minutieusement collectés et triés pendant deux ans.

Europa, Juan de Nova, les Glorieuses et Tromelin ont retrouvé un peu plus de leur splendeur originelle. Leur devenir est entre les mains de leurs futurs défenseurs – militaires ou scientifiques. Pour qu'elles n'aient pas à subir. □

LES ROBINSONS NOIRS DE L'OCÉAN INDIEN

En 1761, un navire négrier fait naufrage sur l'île Tromelin. Des fouilles révèlent comment des esclaves ont pu y survivre.

DE GRÉGORY DALEX

Vendus, naufragés, puis abandonnés à leur sort pendant quinze années sur une île déserte. C'est l'histoire effroyable de ces esclaves que Max Guérout, du Groupe de recherche en archéologie navale (Gran), tente de retracer dans le sable blanc corallien de l'île Tromelin, en novembre 2008 : « Encore quelques pelletées, et voici que les vestiges des maisons des esclaves sont apparus. Nous tenions entre nos mains leurs gamelles, cuillères, hameçons, émus en imaginant le calvaire de ces gens qui se sont brillamment organisés pour survivre. »

Tromelin, à 470 km à l'est de Madagascar, est un confetti de France dans l'océan Indien, avec sa station météo et sa piste d'aviation. Un îlot plat de 1 km², en forme d'amande, ceinturé par des profondeurs abyssales. Sur sa couverture de sable et de blocs de corail, sans cesse laminée par la mer et le vent, poussent des arbrustes et des végétaux rampants, dévastés par les cyclones.

C'est là que s'échoue *L'Utile*, une flûte de la Compagnie française des Indes orientales en route pour l'île de France (l'actuelle Maurice), le 31 juillet 1761. Elle compte 140 hommes d'équipage et transporte à fond de cale 160 esclaves achetés à Madagascar. Vingt marins se noient lors du naufrage. Les autres nagent jusqu'à la plage. Les esclaves ? Personne ne pense à décloquer les panneaux de cale pour les libérer. Leur sort semble



Cette flûte, navire de charge armé, ressemble sans doute à *L'Utile*.

joué, quand une vague éventre la coque. Seuls quatre-vingt-huit esclaves, hommes et femmes, parviennent à gagner la côte, à bout de forces.

Mais le pire est à venir. Ils sont parqués dans un « campement des Noirs » et privés d'eau, le temps pour l'équipage de creuser un puits d'eau saumâtre, garantie de leur survie. Encore une vingtaine d'esclaves meurent. Puis, les marins récupèrent sur l'épave vivres, armes, outils, voiles, matériels... Aidés par les Malgaches, ils improvisent une forge, un four, et fabriquent un bateau de fortune avec les débris de *L'Utile*.

Deux mois après le naufrage, les Français repartent ainsi vers Madagascar. Ils abandonnent sur l'île une soixantaine d'esclaves, avec trois mois de vivre et la promesse de revenir les chercher. Ils ne la tiendront jamais.

L'archéologie a permis de reconstituer la suite : comprenant que tout espoir est perdu, les Robinsons noirs bâtissent des maisons en dur sur le point le plus haut de l'île. Les ossements retrouvés indiquent que tortues et oiseaux (des sternes, désormais

disparues de l'île) constituent l'essentiel de leur nourriture. Ils s'habillent de pagens en plumes. Ils récupèrent les débris de l'épave, fabriquent et réparent des bols et des gamelles en cuivre, forgent des haches dans des pentures de porte, et coulent même des bassines en plomb.



LA CUISINE DES ESCLAVES Autour du foyer (en bas, à gauche) se trouvent un empilement de gamelles en cuivre – surmontées d'un triton servant de louche – et des bassines en plomb.

« Ils se sont battus avec ingéniosité pour survivre, faisant preuve d'une grande capacité d'adaptation, confirme Max Guérout. Une organisation sociale structurée leur a permis de tenir, et même de dépasser le stade de la survie, comme l'attestent ces bijoux qu'ils se sont confectionnés : deux bracelets en cuivre. »

L'archéologue a d'abord exploré les archives : témoignages, plan manuscrit, correspondances, récits de voyageurs. Puis, lors d'une première expédition, en 2006, les plongeurs de l'équipe, brassés par les déferlantes, dresseront un plan précis du site du naufrage. Ils y rapportent canons, boulets, ancres, lest, tessons, afin de comprendre comment *L'Utile* a coulé.

Les chercheurs s'intéressent surtout aux maisons construites par les esclaves : ne disposant ni de bois ni de torchis, ils ont élevé des murs très épais (de 1 à 1,5 m) en empilant des blocs de corail et de *beachrock* – ou grès de plage. Une technique qui, à Madagascar, est réservée aux tombeaux.

En 2008, les archéologues finissent de dégager trois édifices, de 3 à 6 m², dont les ouvertures ont été protégées du vent et des intempéries. L'un, sûrement l'atelier, livre des outils : marteaux, haches, etc. Un autre devait servir de chambre ou d'abri. « Le dernier, précise Thomas Ramon, de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), renfermait sans doute la cuisine, avec son foyer intact et du mobilier culinaire étonnamment bien rangé. »

L'analyse des deux squelettes mis au jour lors des fouilles devrait renseigner sur les causes des décès des esclaves. Car le 29 novembre 1776, l'enseigne de vaisseau de Tromelin, commandant *La Dauphine* et qui donnera son nom à l'île, ne sauve que huit survivants : sept femmes et un bébé de 8 mois. Débarqués sur l'île de France, ils sont déclarés libres. Leur histoire, souligne Max Guérout, apportera un « démenti cinglant » à ceux qui, les traitant en esclaves, leur avaient « dénié toute humanité ». □